

ESCAPADE AU JARDIN

Cet après-midi-là, alors qu'il pleuvait du soleil à embraser la peau, mon Argiope voulut se rendre au jardin : avait-elle l'intention d'y tisser une nouvelle toile ? Je n'en savais rien encore ! « Viens avec moi, me dit-elle, tu feras tourner la quenouille ! » C'était donc ça : attirée au dehors par un généreux soleil, ma belle éprouvait un besoin soudain de se mettre au tissage. Il est vrai que depuis longtemps déjà elle avait renoncé au tricot ; « filer de la laine, me disait-elle, ce n'est plus pour moi et puis, dans les boutiques, la moindre chaussette y est tissée d'avance, il suffit d'un peu de monnaie et tout le temps qu'on y passe vaut beaucoup plus que ça ! ». Nous avons beaucoup parlé ce matin-là : des dieux, des philosophes et de quelques imbéciles aussi : après tout un repos jardinier, ça ne se refuse pas même s'il me fallait encore agiter la quenouille. « Ça lui passera, me disais-je, et très vite probablement : dès qu'elle aura vu les fraises et les framboises, adieu quenouille et fil de soie, à d'autres les mouchettes ! »

Quand elle m'a rejoint sur le seuil de la porte, elle était si belle que Vénus, la voyant, en aurait eu les bras coupés : petite robe blanche et chapeau de paille, ce n'était pas la tenue que l'on doit porter pour agiter les fils d'un métier à tisser et moi, j'en étais ravi car tenir la quenouille ne m'enchantait pas vraiment. Quelques pas seulement et nous étions assis à l'ombre d'un tilleul main dans la main, comme il sied aux amoureux quand ils s'installent sur un banc. Eh non ! Nous n'avons pas parlé de ce papier bleu d'azur de la chambre à coucher : que l'on rende à Brassens ce qui lui appartient ! Et d'ailleurs nous n'avons pas parlé ou alors avec les yeux seulement, des yeux qui ne pouvaient se détacher des parterres en fleur : il y en avait partout, de toutes les couleurs, de toutes les formes et les tailles et, mais nous étions trop loin, de tous les parfums sans doute.

Et au milieu de toute cette floraison des abeilles, des dizaines d'abeilles : mais pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu tisser de toile ? C'est que je m'en souviens des abeilles et des bourdons aussi : ça pique et ça fait mal, bien plus que les orties ! Mais des orties, il n'y en avait pas non plus : il faut dire que notre jardin est bien tenu : un chat gris, qui a trouvé opportun de s'y loger, s'occupe des audacieux rongeurs et moi, ganté jusqu'aux oreilles, je m'occupe des orties. Pas d'orties dans mon jardin : ça pique et surtout ça ne sert à rien, ce n'est même pas agréable à regarder. Les orties sont comme les mauvaises herbes qui se reproduisent en permanence, comme si on les avait créées pour ça : comme les lapins sont sages, comparés aux orties !

J'étais perdu dans mes pensées, une mauvaise habitude, quand ma bien-aimée, se levant soudain comme si quelque chose venait de lui faire peur, une abeille sans doute, s'est précipitée un peu plus loin. Un peu plus loin, c'est là que se trouvent les fraises et les framboises : elle s'était accroupie à peine que déjà, se redressant, elle revenait vers moi, une main remplie de framboises et l'autre de quelques fraises bien rouges qui font saliver dès qu'on les voit. Elle s'est donc assise sur le banc à mes côtés mais c'en était fini de la main dans la main des amoureux : les fraises et les framboises avaient pris toute la place. Il fallait donc les manger et sans trainer surtout car déjà ma main se languissait. Ma bien-aimée est comme les abeilles : elle aime beaucoup les fleurs mais ce qu'elle préfère ce sont les fraises et les framboises que l'on peut manger. On dira que les fleurs aussi ça se mange et on en sert parfois dans les restaurants ; or moi je dis que les fleurs, c'est la nourriture des abeilles : que deviendront ces cuisiniers qui nous servent des fleurs le jour où ils n'auront plus de miel ? Il faudra bien alors qu'ils le fabriquent eux-mêmes : donc ils deviendront des abeilles ! Ainsi donc

ils feront du miel mais que deviendra le miel de ces abeilles cuisinières ? Eh bien elles le vendront à d'autres cuisiniers qui ne servent pas de fleurs dans leurs assiettes : à chacun son dû et les abeilles, comme les fleurs, seront bien gardées.

Une fois mangées fraises et framboises, ma main peut retrouver sa place : quand on se sent un peu seul les fraises et les framboises ne sont pas d'un grand secours et rien ne vaut une main libre pour y glisser la sienne. Et puis, c'est bien connu, les amoureux se tiennent toujours par la main sinon à quoi pourraient-elles leur servir, ces mains gauches et souvent inutiles que l'on traîne derrière soi dans l'espoir de les placer dans d'autres que les siennes. On se croise les mains pour prier ou alors quand elles sont froides ; il arrive qu'on les croise par ennui ou bien par habitude, ce qui est la même chose. Ma main a donc rejoint celle de ma bien-aimée et cette fois elle compte bien y rester : adieu fraises et framboises ! Je me réjouissais à peine que déjà elle est debout : ballante, ma main se désespère. Mais qu'a-t-elle vu encore ? Hormis les fraises et les framboises, il n'y a rien à tenir dans ce jardin : une main seulement, la mienne ! Et la voilà qui de nouveau s'éloigne : où peut-elle bien aller sans emporter ma main ? Qu'est-ce qui va en tenir lieu cette fois ? Des haricots, une poignée de salade ou de persil, un oignon peut-être ? Minoux ! Si tu laissais tout ça pour les escargots et les limaces : pour eux c'est excellent et les limaces, c'est le souper du hérisson ! Il faut penser au hérisson, à sa nourriture et à celle des escargots et des limaces : on a mangé les fraises mais les autres aussi doivent se nourrir, c'est ça la chaîne alimentaire.

« Mon chéri, viens vite, me dit-elle, mais surtout ne fais pas de bruit ! » J'avance donc avec prudence sur les coussins de mes chaussures, plus idiot probablement que le chat gris quand il promène sa nonchalance. Sur le bord du bassin une grosse grenouille, toute verte, paupières closes et aussi inerte qu'un caillou : elle fait la sieste probablement.

« A ton avis, mon chéri, qu'est-ce qu'elle fait là cette grenouille ?

- Elle fait la sieste probablement : regarde ! Ses paupières sont fermées !

- Tu ne crois pas qu'elle serait mieux dans l'eau par cette chaleur ?

- Elle est à l'ombre et n'a donc rien à craindre ; si elle plonge dans le bassin elle ne pourra plus dormir : elle va se noyer !

- Tu as sans doute raison ! Tu as vu comme elle est grosse ? Et sa robe, tu as vu sa robe ?

- Sa robe ! Mais elle est toute nue cette grenouille : tu as déjà vu une grenouille avec une robe ou un crapaud avec un pantalon ? Ne me dis surtout pas que ça te donne envie de filer...

- Je te parle de sa peau toute verte : on appelle ça une robe, comme pour un cheval ou une vache, c'est pareil !

- Excuse-moi ! Je n'avais pas saisi. C'est vrai que ce vert émeraude, ça me fait penser à quelque chose de très beau et qui dure : quarante ans au moins ! Et le nénuphar, tu as vu le nénuphar ? Il est joli, n'est-ce pas, une fleur de lotus au milieu de ses feuilles qui sur l'eau font la planche : on dirait des îlots, des pistes d'atterrissage pour les libellules.

- Justement en voilà une ! Ne bouge pas, tu vas lui faire peur et elle va se sauver ; regarde ! Je suis sûre qu'elle va se poser sur le nénuphar...

-Tu t'es trompée, ma chérie ! Elle s'est posée sur ton épaule... C'est vrai que tu es la plus belle de toutes les fleurs du jardin. Même les iris se cachent quand tu passes devant eux : c'est à croire qu'ils sont jaloux !

- Tu es incorrigible ! Toujours en train de me faire la cour comme un jeune premier mais, je te l'avoue, ce n'est pas désagréable : c'est même très flatteur après tout ce temps...

- Le cœur d'une femme, on ne le prend pas une fois pour toutes mais chaque jour et à chacune des occasions qui se présentent. Tous ceux qui le pensent acquis très vite finissent par s'ennuyer, céder aux habitudes mais l'amour n'est jamais une habitude : c'est une surprise continue. Il faut se laisser saisir par l'autre, se laisser surprendre, même par un détail car c'est ça qui fait toute la différence, tu ne trouves pas ?

- Alors saisis-moi, idiot ! Prends ma main dans la tienne ! Et si on tombe à l'eau, ce sera ensemble... avec la grenouille et le nénuphar.

- Et la libellule qui est toujours sur ton épaule, comme je voudrais, là maintenant, être une libellule et pouvoir me poser sur ton épaule...

- Ce soir tu y poseras la tête et avec ma main, que tu trouves toujours aussi douce, je mettrai la pagaille dans tes cheveux : ça te va comme plan ?

- C'est un très bon plan, vivement ce soir ! En attendant la grenouille s'est réveillée et elle a plongé dans le bassin : regardes, on la voit au fond de l'eau qui nage au milieu des tritons...

- Mais c'est vrai qu'on la voit ! Tu penses qu'ils ont peur tous ces tritons ?

- Non ! Ils sont de la même famille avec les crapauds et les salamandres, sauf que les grenouilles et les tritons n'ont pas de poison caché sous leur peau.

- Tu as raison et puis les crapauds, ce n'est quand même pas des princes ou alors ils sont bien cachés. Aux enfants on raconte tout de même de drôles d'histoires mais pour eux c'est presque naturel que derrière un crapaud il y a un prince et le mauvais sort d'une vilaine sorcière...

- Et toi tu ne crois plus à ce genre d'histoire ! C'est un peu dommage finalement...

- Et qui te dit que je n'y crois plus ? Disons que je crois à d'autres histoires mais qui ne sont sans doute pas plus probables ; quand on racontait ça à nos enfants, on y croyait d'une certaine manière, comme à Saint Nicolas ou au Père Noël. Tu te souviens comme on se prenait au jeu : on a retrouvé, pour un temps du moins, notre âme d'enfant. Mais toi elle ne t'a jamais vraiment quitté...

- Et toi non plus, je pense ! On prend toujours le même plaisir à regarder les films de Noël : on a tous besoin de rêver, la vie est tellement terre-à-terre, si triste parfois. Les gens passent le plus clair de leur temps à compter : compter les heures, les kilomètres, les sous, plus facilement ceux qu'on nous doit que les autres d'ailleurs. C'est étonnant que beaucoup d'adultes aujourd'hui ne sachent toujours pas lire mais, en revanche, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ne sait pas compter.

- C'est bien vrai ce que tu dis ! Comme Brel dans « Ces gens-là » : on ne vit pas, on compte ! Aujourd'hui tout se compte, même ces quelques minutes qu'on consacre aux autres pour un coup de main ou simplement causer. La maladie du siècle, ce n'est pas le mal de dos, c'est la syllogomanie, la thésaurisation pathologique : accumuler pour posséder, se sentir riche et

pouvoir compter, quel étrange passe-temps. Jadis, pour tromper le temps, on se tournait les pouces, ma mère faisait ça d'ailleurs, mais on ne comptait pas les tours ; même ceux qui prient comptent : ils comptent les dizaines du chapelet !

- Comme c'est étrange en effet ! Moi il m'arrive de compter les moutons en t'attendant le soir mais ça ne dure jamais longtemps : très vite les bras de Morphée se replient et toi, quand tu arrives, eh bien c'est trop tard : elle dort, ta Morphée !

- Et bien tant pis pour moi ! Et si tu allais cueillir encore quelques fraises...

- Je veux bien mais il y a un petit problème, si tu vois ce que je veux dire...

- Pas du tout !

- Si tu ne lâches pas ma main comment veux-tu que j'y aille ? Et d'un autre côté si je la lâche, tu vas être triste, m'en vouloir peut-être...

- Alors allons-y ensemble et, à nous deux, on cueillera encore plus de fraises...

- Et on les mettra où si tu ne lâches pas ma main : tu vois, on a un problème !

- Eh bien tant pis pour les fraises ! Après tout les fraises, ce n'est pas si délicat...

- Tu veux rire ! C'est délicieux les fraises et j'adore ça ! Tu le sais bien d'ailleurs puisque souvent tu m'en apportes...

- C'est vrai ! Mais c'est dommage pour la grenouille...

- Qu'est-ce qui est dommage ?

- Qu'elle a plongé dans l'eau ! Qui sait, on aurait pu essayer de lui parler...

- Lui demander son avis sur Heidegger, j'imagine ! Mais dis-moi, après « ton Argiope » tu n'envisages tout de même pas de m'appeler « ta Grenouille » ?

- Ce n'est pas ça du tout mais cette grenouille sait sans doute des choses que nous ignorons, un point de vue sur le monde par exemple, le point de vue d'une grenouille : tu te souviens de la légende de la fontaine Mathilde à Orval ?

- La princesse Mathilde, qui avait plongé ses mains dans l'eau, y perdit son anneau et c'est un poisson qui, sortant sa tête de l'eau, le lui a rapporté ; c'était un poisson, pas une grenouille...

- Grenouille ou poisson, peu importe !

- Tu n'envisages pas, je l'espère, que je perde mon anneau dans le bassin et qu'on attende ensuite que la grenouille me le rapporte ?

- Non ! Mais « L'anneau », c'est le titre, c'est notre histoire à tous les deux et les grenouilles n'ont pas grand-chose à y voir, enfin je crois...

- Décidément « mon chéri est un drôle de coco que j'aime très fort »...

- Tu vois ! Tu m'appelles « coco » comme si j'étais tombé d'un palmier...

- C'est juste une expression ! Mais tu espérais quoi de cette grenouille ?

- Je ne sais pas ! Disons qu'elle fait partie de l'Anneau, celui qui emporte dans sa ronde la terre, le ciel, les dieux et les hommes, le « Quadriparti » de « La chose » comme l'a écrit Heidegger...

- Et tu imagines que dans ce jardin, au bord de cette fontaine, l'anneau s'est mis en marche et qu'il emporte les quatre dans sa ronde ?

- J'appellerais plutôt ça « la danse du monde ». Je trouve que c'est plus imagé et finalement plus évocateur qu'un Anneau qui tourne sans cesse sur lui-même mais laissons ça pour le boudoir : si nous sommes ici dans ce jardin, ce n'est pas pour y philosopher.

- Tu as bien raison ! Le jardin, c'est le lieu des secrets, de tout ce qu'on garde précieusement au fond de soi, ce qui de l'histoire, notre histoire, ne se dit pas : l'amour est intime !

- Tu te souviens de notre escapade en Alsace ? C'était vraiment chouette...

- C'est vrai que c'était chouette ! Mais pourquoi tu me parles de cette escapade ?

- Je te propose de laisser le bassin aux tritons, au nénuphar et à la grenouille pour faire une petite escapade...

- Une escapade ?

- Jusqu'au banc à l'ombre du tilleul, on pourrait y boire un peu de cette Alsace dont on se souvient : j'ai mis au frais une bouteille de Riesling qu'on pourrait y partager, bien à l'ombre sous ce tilleul que j'ai eu, un jour, la bonne idée de planter là. Qu'est-ce que tu en penses ?

- J'en pense que, par cette chaleur, c'est une fraîche et excellente idée : en route pour l'Alsace, sur le banc des amoureux à l'ombre du tilleul ! On pourrait en profiter pour changer le papier peint de la chambre...

- Et chanter du Brassens ! Et si plutôt on se taisait quelques instants pour écouter le chant de ce merle qui nous raconte tout son plaisir à manger nos groseilles...

- Il profite du chat qui dort ! Par cette chaleur tout le monde fait la sieste, même le démon : il n'y a que les amoureux et les voleurs de groseilles qui ne dorment pas. Le soleil, c'est le meilleur allié des gens discrets...

- Le merle qui ne dort pas, il pourrait nous voir...

- Crois-tu vraiment qu'on l'intéresse ? Il préfère avaler nos groseilles et même si lui vient l'idée de raconter ce qu'il aurait pu voir, qui comprend le chant du merle ? Les hommes sont-ils assez mélomanes pour le décrypter ?

- Alors taisons-nous !

- Et écoutons ce merle...

- Tu entends ce qu'il nous dit ? « Embrassez-vous, les amoureux ! »

- Tu comprends le langage des merles, toi ?

- Bien sûr ! Alors qu'est-ce que tu attends ? »

Entre deux gorgées d'Alsace nos amoureux échangeaient un tendre baiser ; de son côté le merle, délaissant les groseilles, poursuivait sa mélodie, hymne à l'amour qui, entre ciel et terre, fait danser les dieux et les hommes dans la ronde incessante de l'Anneau. Et puis soudain il se

tut : est-ce le chat gris qui, venant de s'éveiller, l'avait obligé à se cacher de lui dans le silence ? Le ciel avait disparu derrière les nuages et menaçait de rendre à la terre la pluie qu'il lui avait prise. Car c'est la terre qui, transpirant, donne au ciel sa densité : sur les nuages, quand ils expriment du ciel sa mauvaise humeur, les rayons du soleil se reflètent et finissent par se perdre, privant la terre d'une chaleureuse clarté. Un vent de fraîcheur, messenger d'une pluie qui bientôt va tomber, nous confie qu'il est temps de rentrer, d'emporter à l'intérieur l'Alsace dans sa bouteille, de tomber les chapeaux de paille, d'abriter sous l'auvent nos derniers baisers. La grenouille ne s'était pas trompée en plongeant dans le bassin au milieu des tritons : si la pluie gonfle les eaux, elle n'atteint jamais leur fond.

C'est donc sous l'auvent que le dernier bout d'Alsace est sorti de sa bouteille, prélude à un dernier baiser. La pluie, qui mouille les bancs et empêche de s'y asseoir, n'aime pas les amoureux : elle les prive de chaleur et de lumière, en sépare les mains entrelacées et donne aux visages en s'écoulant une impression de larmes et de tristesse. Elle rétrécit les corps sous des habits trempés et la danse qui se glace se donne un air de fuite.

Le ciel descend sur la terre pour en frapper les vitres ; sous la petite robe blanche étirée par les bavures du ciel, le corps dévoile ses formes avec une sensualité qui ravive le désir. Sur les carreaux effacés par la pluie les rideaux sont tirés et de la petite robe blanche la pluie s'écoule sur le plancher. Toute histoire se termine quand en commence une autre... Silence ! De cette histoire qui clôt la précédente les secrets toujours sont bien gardés...

Denis : à notre petite escapade dans le jardin cette histoire est-elle fidèle ?

Martine : c'est une romance et sur ce point elle est fidèle mais tu ne penses pas que ça fait un peu image d'Epinal ? En tout cas tu as très bien fait de tirer les tentures...

Denis : c'est avec simplicité que se disent les choses les plus profondes ; aujourd'hui tout est tellement complexe qu'on en vient à ne plus rien comprendre. Les vérités les plus grandes, mais aussi les plus sûres, sont dans le Simple.